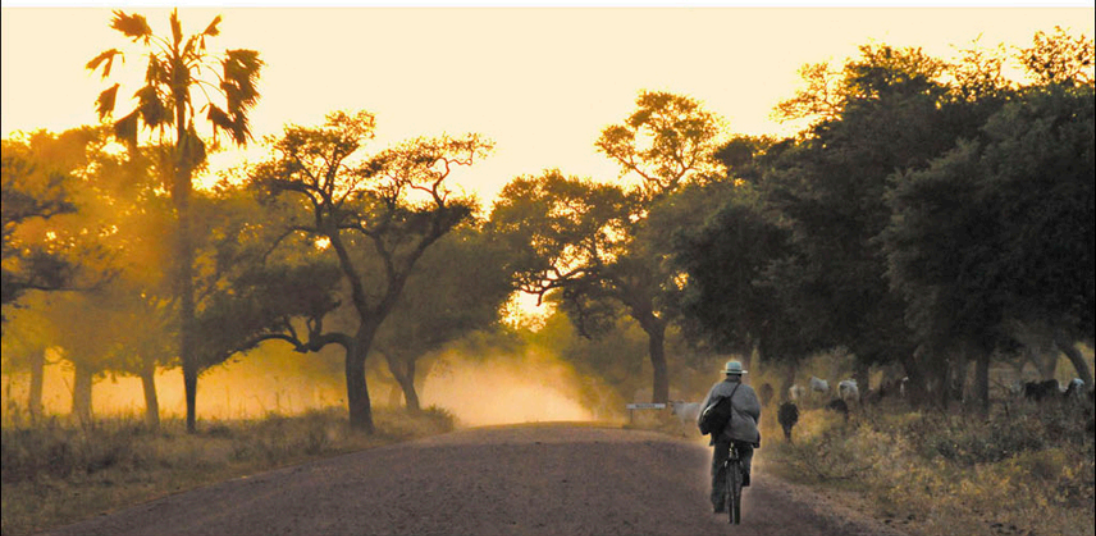


VIRGILE
CHARLOT



*Tropique
du Bayanda*

Une épopée africaine

Esprit voyageur

ARTHAUD

Extrait de la publication

VIRGILE
CHARLOT

Tropique du Bayanda

Une épopée africaine

Changer de vie ! À 25 ans, Virgile Charlot, jeune diplômé d'une école de commerce, a dit non. Non aux vrombissements lumineux de la société post moderne, non à une vie bâtie à crédit, avec voiture et appartement dignes des photos de magazines. En 2010, il décide de couper les ponts et de vivre ses rêves nomades. Son défi ? Traverser l'Afrique du nord au sud, en solitaire et à vélo, soit plus de 22 000 kilomètres sur des pistes défoncées, entre déserts et forêts tropicales. Cette aventure de calibre olympique nous entraîne dans la quête vertigineuse d'un retour aux sources, loin des écrans plasma, du carbon free, de la 3G et d'Internet. Pour Virgile, le salut passe par l'exil, la course au vent, les repas de larves, de singe et de porc-épic. On le retrouve sous la neige en Espagne, accueilli en plein désert par des militaires mauritaniens, englué dans la boue de la forêt tropicale congolaise, piégé par les sables au Tchad...

Son récit rabote notre vernis d'homo-cyber du XXI^e siècle et résonne comme l'appel à une liberté perdue sous le poids de l'enracinement et de la raison.

Virgile Charlot (né en 1984) est originaire du Jura. Il a notamment vécu en Chine, en Malaisie, en Afrique du Sud et en Allemagne. Dans le cadre de ses études en finance et en science politique, il a collaboré avec Amnesty International, l'UNHCR et Oxfam. Après plusieurs années passées à Paris dans l'édition, assoiffé d'ailleurs et de liberté, il a fait le choix de tourner le dos à sa vie sédentaire pour devenir écrivain voyageur.

Esprit voyageurs

ARTHAUD

Extrait de la publication

*Tropique
du Bayanda*

© Flammarion, Paris, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-8787-7

VIRGILE
CHARLOT

*Tropique
du Bayanda*
Une épopée africaine

ARTHAUD

Extrait de la publication

Pour Marion

SOMMAIRE

NOIR ET LUMIÈRE. Tout quitter : France, Espagne, et gagner l'Afrique	11
MER ET ÉPICES. Un azimut Atlantique : Maroc, Mauritanie	21
SABLE ET SOLEIL. Brousse et Sahel : Sénégal, Mali, Bur- kina Faso	49
PRINCE ET PISÉ. Mali et Burkina Faso	71
ÉPÉE ET SAFRAN. Le contournement du lac Tchad : Niger et Tchad	91
VERT ET FUTAIE. Dans le bassin tropical : Cameroun et République du Congo	115
BRUME ET FOUGÈRE. La traversée de la forêt tropicale du Cameroun et du Congo-Brazzaville	133
RIVIÈRE ET DIAMANT. La traversée d'un autre monde : République démocratique du Congo	153
FLAMME ET POUSSIÈRE. Tronçon austral : Zambie, Bots- wana, Namibie et Afrique du Sud	183

NOIR ET LUMIÈRE

Tout quitter : France, Espagne, et gagner l'Afrique

J'étais soudain saisi d'un puissant vertige, horizontal et tiède. L'incertitude de ce qui allait suivre, l'inéluctable nouait ma gorge. J'avais bouclé mes études en papier glacé et obtenu un travail, un vrai, conformément à la programmation dont j'avais fait l'objet par la civilisation du progrès, performante productrice d'un bonheur accessible en supermarché. J'étais sur la bonne voie. Je pouvais être fier de moi, de mon succès. Moi aussi j'allais réussir, et je l'avais bien mérité. Bientôt j'aurais un crédit, une voiture, puis j'investirais dans un appartement et, finalement, l'esprit vitrifié, usé d'avoir donné mon énergie au progrès, hermétique au dénuement, j'irais couler une retraite qui me ferait descendre deux mètres sous terre avant même d'avoir dit « ouf ». Ce plan tout tracé pour un esprit docile était contrarié chez moi par un appétit d'étonnement, un besoin irrépessible de vivre la vie en vrac, de piocher en elle les meilleurs ingrédients, sans suivre de recette.

Titillé par les souvenirs de mes premiers voyages en Afrique et en Amérique, où j'avais râpé un peu ma croûte épaisse au rabot du monde vagabond, je commençai à m'intéresser sérieusement à l'idée de traverser le continent africain, de haut en bas tant qu'à faire. Je n'étais pas dupe d'une telle « folie », mais en moi bouillonnait l'envie d'aller à l'encontre des impossibles, à

Tropique du Bayanda

contresens de la logique acquise, de m'insurger contre les mystifications, de faire front aux idées convenues, aux vérités plastifiées et aux mensonges tranquilisants. Je me fichais qu'on soit content de moi, de mon audace et de ma gaillardise. Je ne voulais qu'une chose : m'éloigner des pirates de l'esprit que le vertige obsessionnel du manque faisait trembler.

Le vélo s'imposa à moi de façon naturelle. J'étais fasciné par la force fragile de l'équilibre qui naît de son mouvement et par l'extraordinaire sentiment de liberté qu'il produit. Je le savais : rouler jusqu'au cap de Bonne-Espérance serait parfois une peine, mais je me sentais suffisamment aguerri pour relever le défi. Par la sueur et l'ascèse, j'irais au bout de moi-même. J'entreverrais un peu de ce vide qu'on surplombe là où l'effort culmine. En pédalant, je pourrais m'imprégner des paysages et des hommes, l'absence de carapace me propulserait au cœur du décor.

À vélo, chaque kilomètre se conquiert, s'honore, se célèbre. L'œil voit différemment et l'oreille entend autrement. Le corps devient la surface du monde et les sens, chamboulés par la route, composent une nouvelle symphonie. C'est une perspective inédite qui métamorphose les rencontres anodines en privilèges inouïs, les petits riens en satisfactions incommensurables. Et quoi de plus exaltant que de traverser la terre sans même lever le doigt de la carte, faisant ainsi de tous les instants vécus les maillons d'une longue chaîne ? Il me fallait partir maintenant.

Le voyage démarra sous le soleil, vers midi. Les enclos miroitaient sous la neige tombée la veille. Plein sud affleurait déjà l'herbe verte. Le clocher du village, campé en pointe à l'horizon, ponctuait ce paysage d'hiver. En dépassant la pancarte qui annonçait la sortie du village, j'esquissai un sourire dans lequel se mêlaient joie et satisfaction. Les mains s'agitèrent et de loin en loin, comme les rires et les éclats de voix, Briod, mon village disparut. Vincent, mon ami, avait décidé de faire route avec moi. Il m'accompagnerait quelques jours ; la solitude viendrait doucement, plus tard, comme un printemps.

Le soleil des premiers tours de roue s'effaça rapidement. Dès la première nuit, le thermomètre profita de l'obscurité pour chuter à pic et glisser des hauts contreforts du Jura vers la vallée du Suran que nous longions en direction du sud. Par la porte de la grange à foin où nous avons passé la nuit, nous découvrîmes un ciel bouché de flocons et haché par le vent. L'eau avait durci dans nos gourdes et la campagne grelottait tout entière sous un blizzard diabolique. La chaussée de glace et le sol des combes, sous les sabots de l'hiver, étaient devenus vierges comme au premier jour du monde. L'envie de nous blottir contre un fourneau brûlant était grande, mais, comme nous passions pour être des aventuriers, l'orgueil voulait que nous continuions quelles que soient les conditions. S'il neigeait des pruneaux, s'il gelait à pierre fendre dans la plaine blanche, si l'humidité était atroce, si nos orteils violacés devenaient insensibles, nos chairs transies douloureuses, et si notre visage était tailladé par le rasoir de la bise, nous n'avions qu'une idée en tête : avancer coûte que coûte et ronger du terrain à l'atlas. À Ambérieu-en-Bugey, dans l'Ain, glacés jusqu'aux os et couverts de gelures, à bout de force dans un froid de gueux, dépités et amers, nous cédâmes à la chaleur des radiateurs du café des Voyageurs.

Il n'y avait plus que la nuit noire pour faire cesser la neige blanche. De nos bouches sortaient de longs cônes de vapeur rapidement dissous dans le froid. Ceux qui osaient pointer leur nez dans les rues se hâtaient en sautillant d'une porte à l'autre comme sur un matelas de poudre farineuse, gantés et bonnetés, ligotés dans des écharpes de laine, boots aux pieds, n'affrontant le gros temps que pour déneiger les cours et en extirper les véhicules devenus tous identiques.

Lorsque nous atteignîmes Foix par la nationale 20, les façades de porcelaine blanche et les ciels étroits n'étaient plus que de lointains souvenirs. Il ne neigeait plus, mais les températures restaient négatives. Nous faisons maintenant face aux Pyrénées, immense denture de roches dressées vers le ciel. Trop enneigés,

les cols du massif étaient infranchissables, fermés jusqu'au dégel, le redoux de fin mars, et aucun cycliste ne pouvait emprunter les longs tunnels conduisant au royaume d'Espagne, aussi déterminé et discret fût-il. Heureusement, à Foix nous avions Antoine, un ami. Grâce à son Citroën C15 bicolore, vestige efficace d'une industrie automobile peu soucieuse du paraître, nous transperçâmes les sommets ivoire jusqu'à Ponts, premier bastion catalan où nous bivouaquâmes. Nous avons planté la tente discrètement, sur une colline dominant les lumières du bourg. Réveillés par la *Guardia civil* au petit matin, la nuit fut très courte. Nous levâmes le camp immédiatement, dans les vapeurs de l'aurore.

Après avoir salué Antoine et Vincent une dernière fois, je m'élançai sur une chaussée aussi lisse que des bas de danseuse. La route tortillait entre les champs pommelés suturés de sarments ténus, à travers de longues prairies constellées de cailloux vermillon. L'air, adouci, devenait suave et caramel. Au premier soir de ma nouvelle solitude, les plis des Pyrénées s'étaient évanouis dans le lointain brumeux, étalés sur les plaines. Assis sur le toit d'une cabane de pierre où je m'étais installé pour la nuit, je scrutais les étendues d'oliviers qui s'étiraient comme une barbe sur l'horizon châtaigne. Sous mes yeux se dressait désormais l'aventure entière, indéchiffrable, et dans ma tête affluaient les imprévisibles lendemains. Pour la première fois depuis le départ, livré corps et âme à l'alchimie du voyage, je sentais monter en moi une joie puissante, avec une envie féroce de vivre. Je me glissai dans mon sac de couchage et m'endormis heureux.

De petites sierras touffues balançaient entre le vert étincelant, le sable couleur de miel et la terre brune. Les villages se ressemblaient, tressés de venelles noueuses. En deçà des clochers, leurs pierres paraissaient suspendues au ciel et au temps. Je fis halte à La Sentiu de Sió pour me restaurer. L'épicerie, presque introuvable, était encaissée dans un entrelacs de goulets dépourvus de lumière. La tenancière arborait un beau visage

rond sous un casque épais de légers cheveux blancs. Ses yeux surplombaient une crédence chargée de fromages et de charcuterie de pays qu'elle débitait la joue rose, serrée dans un tablier bleu en tissu vichy. Les villageois, ravis, se faisaient servir entre deux commérages et, toujours aussi contents du service, entre deux autres potins, réglaient l'addition.

Au basculement du jour, surpris par le froid nocturne qui picotait mes mains comme de petites échardes, je redoublai d'efforts pour atteindre un village. La sueur perlait sur mon front. Les gouttes tièdes ruisselaient sur mon nez fendant l'air tel une corne, puis tombaient sur mes cuisses en de petits éclats transis. Le souffle rythmé de ma respiration puissante, associé à l'humidité fumeuse de ma chair, donnait l'impression d'une machine à vapeur lancée à tout rompre.

Un soir, j'aperçus de petites billes de lumière au loin dans l'obscurité. Les muscles anémiés, je me laissai porter par la satisfaction d'arriver enfin et de trouver un endroit où me réchauffer. J'allai droit vers le troquet du village et m'y engouffrai tête haute. Un écran diffusait un match de football important, du genre de ceux que la télévision espagnole vomit régulièrement. Mon entrée passa presque inaperçue. Les mines étaient concentrées sur le jeu. Il y avait là de braves gens, hommes et femmes moulus par les chaos de la vie. Sur leurs visages s'égarèrent des prunelles assommées par l'alcool. À travers le stratus de tabac dont s'emplissaient les gorges noircies, ils condamnaient l'arbitrage à tour de rôle. L'un des gars, en bleu de travail élimé et crotté, l'œil tristounet à demi fermé sur un but encaissé, n'avait même plus la force de regarder son compère, un grand gaillard habillé d'un gilet de tissu verdâtre. Tous deux tiraient de longues bouffées sur leur cigarette à moitié consumée et s'interrompaient uniquement pour brailler contre l'un des joueurs, toujours le même, un Noir musclé. Seul au milieu du vacarme, j'étais content de retrouver quelques semblables

Tropique du Bayanda

oublieux des apparences et des règles du jeu, le temps d'un match de football, d'une cigarette, d'une bière, au chaud.

Je poursuivais ma route vers Madrid, à contre-courant d'un vent à décorner les bœufs. Sur l'accotement, un panneau annonça Castilla La Mancha. J'avais envie de hurler mon indignation, de tout briser. Les rampes à gravir se succédaient sans cesse et, même dans les descentes, la gravité ne suffisait plus à me faire avancer. Sur le toit des forêts, les cimes étaient électriques. Elles se tordaient et fouettaient le vide violemment, telles des furies. Les herbes dansaient follement sur le crâne des talus, suppliciées par les forces du ciel. Ce vent de crin qui me limait le visage, glacial, frontal, indomptable, démoniaque, lancinant, avait de quoi rendre dément.

À Pozuel del Campo, je tombai miraculeusement sur un homme amène, le gérant du bar des anciens combattants. L'établissement ouvrait à la nuit tombée et je m'y installai à l'instant où le grand volet métallique fut replié sur le pas-de-porte. Le seul client que je vis arriva juste après moi, un habitué confondu par son teint rougeaud et son nez en chou-fleur. Toute la décoration était passée de mode : grands rideaux sombres, long comptoir fané, hautes étagères de verres empoussiérés. Loin d'imaginer le centième de ce que j'avais enduré dans le vent, la pluie et la neige, les deux hommes furent pris d'une profonde compassion. Pour soulager les maux qui m'avaient affligé, le patron s'évertua à me rincer jusqu'à plus soif, encouragé par l'ivrogne dont l'empathie grandissait à mesure que les verres descendaient. Vers minuit, nous étions lourds de bière. Juste avant de fermer son comptoir, l'affable cafetier brancha une friteuse dissimulée dans l'encoignure du bar. Quelques minutes plus tard, il tira de l'huile frétilante une belle assiette de calamars qu'il me tendit avec obligeance. Cela me fit un plaisir immense, car depuis le matin je n'avais rien mangé d'autre qu'une poignée de cacahuètes humides. L'enfer était devenu paradis, et jamais l'espagnol ne me parut aussi élémentaire que ce soir-là. À jeun, toutes les

langues sont difficiles. Je dévorai les petites bagues dorées et croustillantes, puis, reconnaissant, j'allai m'affaler au sec, juste à côté du bistrot.

J'entrais dans Madrid les forces lavées par la route, avec le regard éteint de ceux qui ont trop longuement contemplé le soleil ou la pluie. Sous la lumière des hauts toits, par le plus grand des hasards, je me retrouvai mêlée à un groupe de cyclistes venus du monde entier. Ils me questionnèrent, éberlués par ma monture et aussi un peu, peut-être, par son cavalier. L'un d'eux, Sébastian, me servit de guide. Je passai plusieurs jours chez ce Colombien vif comme l'éclair. Sébastian m'expliqua la ville et me montra le Madrid des comptoirs vivants, enfumés à s'étouffer, le Madrid exhalant ses senteurs de friture, de charcuterie et d'olives, le Madrid des tapas copieuses et des pentes aussi fortes que les vins de pays, le Madrid des barbes mal rasées et des jeans troués, des fugitifs et des écorchés vifs, des esprits éveillés, allumés, surtout la nuit quand le monde entier s'éteint pour renaître engourdi.

Le jour où j'abandonnai Madrid pour Grenade, une nappe de mazout étanche aux rayons du soleil s'étirait de long en large, par-delà l'horizon. Il se mit à pleuvoir, à bruiner, à venter plus fort que jamais. Les gouttes piquaient ma figure comme du cristal broyé, jeté du ciel par un démon furieux. Jusqu'à Grenade, je passai mon temps à me protéger des eaux et du vent dans de petites cabanes de berger. Au loin, parfois, une lumière faiblarde lançait sous le rideau obscur quelques reflets hésitants, semblables à ceux d'une ampoule de fond de grange accrochée à la poutre d'un ciel en deuil. Puis, une nuit, blotti au fond de mon sac de couchage jusqu'aux cils, alors que je tonnai, excédé, contre mes affaires qui moisissaient, la pluie se tut pour laisser place au silence étouffé de la neige feutrée. Au petit matin, il n'y avait plus un nuage, ni un degré au-dessus de zéro. Les champs d'oliviers étincelaient de blanc.

Tropique du Bayanda

Grenade avait longtemps résonné en moi comme une utopie : celle d'une ville pas comme les autres. Aux mains des musulmans jusqu'à la fin du xv^e siècle, elle avait été la dernière de tout le pays à céder à la Reconquista chrétienne. L'histoire m'intéressait, mais quelque chose me tracassait. Comment une ville pouvait-elle porter le nom d'un fruit ? Personne ne semblait le savoir et les historiens eux-mêmes n'avaient pas réussi à trancher entre ses éventuelles origines – latine (*granatum*) ou arabe (*gar-anat*). Grenade évoquait-elle un fruit granuleux couleur de sang ou une colline accueillant des pèlerins ? À l'heure où j'entrai dans la ville, la question restait sans réponse, mais cette lacune n'entama rien de la beauté de l'Albaicín et de ses ruelles délicieusement ombragées, piquetées d'arbres bourgeonnants. Avec les neiges de la Sierra Nevada en pointe à l'horizon, Grenade me parut l'endroit parfait pour passer une vie à méditer sur les enjolivures moirées de l'existence. Je m'enfonçai dans des passages sombres et étroits couverts de longues dalles de pierre creusées de rigoles. Quelle verticalité, quel équilibre ténu de couleurs et de formes ! Je restai à Grenade assez longtemps pour apprécier les étals de morue salée, les *tiendas* remplies de jambons séchés et les petits balcons brodés de ferronneries où quelques chiens, toujours d'un œil, mimaient l'épuisement. Les vieilles portes sculptées, massives, avec les kyrielles de volets colorés que le soleil venait lécher, donnaient aux rues de galets emmêlés des airs de miroir aux alouettes. Et que dire de l'Alhambra, de ses façades immobiles et de leurs atours de fenêtre à jalousie, de ses grandes salles, finement ciselées dans la blanche pierre, aux plafonds de bois ouvragés et de son odeur de fastes qui vous remplit les narines après que vos yeux aient été éblouis ?

Dans un café coupé du monde, à minuit sonnant, lumières éteintes, le patron alluma une bougie et entonna – devant un public recueilli – un cantique à la Vierge Marie en face d'une icône posée sur le comptoir. Sur son torse de pilier, son cou évoquait celui d'un taureau castillan et ses avant-bras, pareils à

Noir et lumière

mes cuisses, des vérins tout-puissants. Les murs de sa guinguette, où flottaient de fortes odeurs de cuisine, étaient tapissés d'images pieuses et de souvenirs cuivrés par les fumées de tabac et de friture. Des tables montaient les parfums de calamar et de houblon. Lorsqu'il eut terminé sa supplique, un grelot retentit. La beuverie pouvait reprendre de plus belle et les tapas se déverser de nouveau en d'inextinguibles cascades sur les tables toujours plus garnies.

Sous un firmament éblouissant, il y eut, non loin de Cadix, sur le bord de mer d'où Colomb s'était élancé vers le nouveau monde, un gigantesque feu de camp. Le bûcher fut allumé sur la terrasse d'un Mexicain vêtu d'un immense sarouel. Des chaises, des lits, des barrières, tout ce qui pouvait brûler y passa. Envoûtés par les crépitements et les flammes qui montaient vers les étoiles, nous éclusâmes quelques bières avant de nous abandonner au sommeil. J'étais déjà ailleurs, totalement, à quelques kilomètres seulement sur l'atlas, mais dans ma tête, à des océans.

N° d'édition : L.01EBNN000267.N001
Dépôt légal : mai 2012

Tropique du Bayanda